19
4

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

Année 1928

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Joseph, Léopold HAIMOVICI

Né le 9 décembre 1897 à Bucarest (Roumanie)

AMIEL

OU

L'INTROSPECTION MORBIDE EN LITTÉRATURE

Président : M. MENETRIER, *Professeur*

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1928

492

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

Année 1928 **THÈSE** N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Joseph, Léopold HAIMOVICI

Né le 9 décembre 1897 à Bucarest (Roumanie)

AMIEL

OU

L'INTROSPECTION MORBIDE EN LITTÉRATURE

Président : M. MENETRIER, *Professeur*

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1928

LE DOYEN . . . M. ROGER.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	VILLARET.
Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale	CUNÉO.
Physiologie	ROGER.
Physique médicale	STROHL.
Chimie organique et chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	Marcel LABBÉ
Pathologie médicale	SICARD.
Pathologie chirurgicale	LECENE.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène	N...
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Clinique médicale	CARNOT. BEZANÇON. ACHARD. WIDAL.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TESSIER.
Clinique chirurgicale	DELBET. HARTMANN. LEJARS. GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE. BRINDEAU. JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Professeur sans chaire	BRANCA.
Clinique de la tuberculose	Léon BERNARD.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.	
ALAJOUANINE	Neurologie et Psychiatrie.
ABRAMI . . .	Pathologie médicale.
AUBERTIN . .	Pathologie médicale.
BASSET . . .	Pathologie chirurgicale.
BAUDOUIN . .	Pathologie médicale.
BINET	Physiologie.
BLANCHETIÈRE . . .	Chimie biologique.
BROCQ	Pathologie chirurgicale.
BRULÉ	Pathologie médicale.
CADENAT . .	Pathologie chirurgicale.
CHABROL . .	Pathologie médicale.
CHIRAY . . } CLERC . . . }	Pathologie médicale.
DEBRÉ	Hygiène.
DOGNON . . .	Physique.
DONZELOT. .	Pathologie médicale.
DUVOIR . . .	Médecine légale.
ECALLE . . .	Obstétrique.
FIESSINGER .	Pathologie médicale.
GARNIER. . .	Pathologie expérimentle.
GATELLIER .	Pathologie chirurgicale.
HARVIER. . .	Pathologie médicale.
HEITZ-BOYER	Urologie.
HOVELACQUE	Anatomie.

MM.	
HUTINEL. . .	Pathologie médicale.
JOYEUX . . .	Parasitologie.
LABBÉ(Henri).	Chimie biologique.
LARDENNOIS.	Pathologie chirurgicale.
LEMAITRE. .	Oto-rhino-laryngologie.
LEROUX	Anatomie pathologique
LEVY-SOLAL.	Obstétrique.
LHERMITTE .	Pathologie mentale.
LIAN.	Pathologie médicale.
MATHIEU . .	Pathologie chirurgicale.
METZGER. . .	Obstétrique.
MONDOR . . .	Pathologie chirurgicale
MOURE	Pathologie chirurgicale
MULON. . . .	Histologie.
PHILIBERT. .	Bactériologie
QUENU. . . .	Pathologie chirurgicale
RICHET Fils .	Physiologie.
SÉZARY. . . .	Dermatologie et syphiligraphie.
VALLERY-RADOT (Pasteur).	Pathologie médicale.
VAUDESCAL .	Obstétrique.
VELTER . . .	Ophtalmologie.
VERNE	Histologie.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.	
BUSQUET	Pharmacologie.
GUÉNIOT	Obstétrique.
LEQUEUX	Obstétrique
NEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.

MM.	
REFTERER . .	Histologie.
TANON	Pathologie médicale.
ZIMMERN. . .	Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.	
ALGLAVE AUVRAY CHEVASSU	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE	Clinique médicale.
LE LORIER	Clinique obstétricale.
LERI	Clinique médicale.
MOCQUOT PROUST SCHWARTZ	Clinique chirurgicale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, agrégé	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY	Stomatologie.
CHAILLEY-BERT	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions mises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MA FEMME

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR MENETRIER

Professeur d'Histoire de la Médecine
Membre de l'Académie de Médecine
Médecin honoraire des Hôpitaux

Qui m'a fait le grand honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

A MON MAITRE A LA SORBONNE

MONSIEUR LE PROFESSEUR DELACROIX

Professeur de Psychologie
Doyen de la Faculté des Lettres

A MES MAITRES
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
ET DES HOPITAUX DE PARIS

PRÉFACE

L'Introspection a été étudiée par les philosophes. Cette observation interne de nos pensées conscientes a été prônée par les uns comme seule valable en psychologie, rejetée par les autres comme étant subjective et sans valeur. Aujourd'hui les médecins et les pédagogues l'emploient couramment, mais en la suscitant et la dirigeant chez le sujet. Les premiers font de la psychanalyse sur le malade, les seconds recherchent la valeur mentale de l'enfant.

Nous n'aborderons pas ces questions longuement traitées dans les livres de psychologie. Nous voulons étudier une forme spéciale d'introspection, celle littéraire.

L'artiste œuvre des documents, tantôt il les tire de son imagination, tantôt il observe au dehors et recueille des faits, des impressions à la façon du naturaliste et du médecin. Toute une école littéraire, avec Flaubert, a voulu que cette observation de l'artiste fut aussi rigoureuse, aussi vraie que celle réalisée par l'homme de science.

Enfin quelques littérateurs se documentent par l'in-

trospection. Ils observent leurs états d'âme et les décrivent.

Sous une forme atténuée, l'introspection littéraire est fréquente. Nombreux sont les écrivains qui attribuent leurs sentiments, leurs façons de penser à leurs héros, et se décrivent ainsi dans leurs œuvres. D'ailleurs ils ne se piquent pas d'être absolument véridiques et sincères, ils veulent faire œuvre d'art, en quoi on ne peut leur donner tort.

De plus les documents introspectifs ne sont pas employés à l'exclusion des autres : l'auteur les mélange plus ou moins heureusement avec ceux que produit l'observation externe. De même ne sont que partiellement introspectifs les littérateurs toxicomanes qui ouvrent leurs rêves hallucinatoires comme Hoffmann, E. Poe, etc... Leurs constructions sont toujours mélangées d'observations externes.

Une classe de littérateurs a employé l'introspection d'une façon exclusive, à la façon des philosophes classiques. Ils rédigent ainsi un Journal intime tenu au courant chaque jour.

Il convient de différencier le journal intime des Mémoires dont le type est les Confessions de Jean Jacques Rousseau. Dans les Mémoires, le temps trie les souvenirs ou du moins qui paraissent tels. De plus, souvent l'auteur les a modifiés, altérés. Même s'il veut être véridique et complet, il y parvient difficilement.

Un journal intime, écrit chaque jour, est plus véridique ; les résultats de l'introspection sont tout frais, on les possède encore dans leurs moindres détails, il n'y

a qu'un écueil, leur trop grande abondance qui amène la prolixité : on ne fait pas de choix.

Parmi les écrivains aujourd'hui célèbres, celui qui a le plus usé, qui a exclusivement usé de cette méthode d'introspection est Henri Frédéric Amiel (1). Comme le dit son biographe, E. Scherer, il s'isole, il poursuit l'absolu, il s'affranchit du monde extérieur, se replie sur lui-même, sur son moi, il s'est étudié avec persévérance, avec sincérité, avec courage.

Le docteur Médioni, dans sa thèse, l'a également remarqué (p. 14) : « Ce qui fait le haut intérêt de l'étude de cette personnalité, c'est l'examen minutieux, la dissection fine de ce moi à tous les âges de la vie, dans toutes les circonstances, bonnes ou mauvaises, et cela avec une âpreté dans la recherche de la vérité qui n'avait pas encore été atteinte avant lui ».

Nous avons étudié Amiel au moyen de son journal intime. Nous avons comparé ensuite ce dernier aux journaux intimes de Maurice de Guérin et de Mlle de Bashkirtscheff.

Parmi les écrivains contemporains, nombreux sont ceux qui pourraient être rapprochés d'Amiel. Nous avons préféré ne pas nous étendre outre mesure dans ce domaine. Citons simplement Marcel Proust qui peut bien être considéré comme un héritier indirect d'Amiel.

Nous nous sommes efforcé moins de juger Amiel,

---

(1) On a commémoré avec éclat, à Genève, en 1921, le centenaire de sa naissance.

mais plutôt de le comprendre sincèrement et sur des bases plus libres, plus objectives et surtout plus larges, plus étendues — comprenant à la fois son état de santé physique, son caractère, sa morale, sa méthode d'observation, etc., — qu'on ne l'a fait peut-être jusqu'à présent.

CHAPITRE I

I. — **AMIEL, SON JOURNAL.**
II. — **SA SANTÉ FUT TOUJOURS MAUVAISE, IL FUT TUBERCULEUX ET MOURUT PHTISIQUE**
III. — **INFLUENCE SUR SON CARACTÈRE**
IV. — **SON TEMPÉRAMENT ARTISTE.**

I. — Son journal intime

L'œuvre littéraire et philosophique d'Henri Frédéric Amiel s'exprime par son journal intime.

Né le 27 septembre 1821, Amiel le commença en 1839, à l'âge de 18 ans : il y notait tout au jour le jour.

Au début, il lui fallut une application et une énergie considérables pour faire chaque jour son examen de conscience. Ce n'était alors qu'une sorte de procès-verbal.

Pour le faire, il se livrait à une analyse minutieuse à laquelle il consacrait toute son énergie mentale.

Il abandonna son journal en 1841 pour le reprendre en 1847. Alors cette habitude devint toute puissante. Peu à peu son journal ne fut plus une obligation, une

sorte de pis-aller, un exutoire ; il devint l'ami de tous les jours auquel on confie tous ses secrets, puis un maître exigeant, impérieux, qui doit ne rien ignorer.

Il continua jusqu'à sa mort et écrivit ainsi une œuvre énorme : 14.500 pages !

On ne pouvait l'éditer intégralement. On fit un choix posthume et, pour ce choix, on se conforma avant tout à la moralité rigide du protestant calviniste.

Depuis, à diverses reprises, plusieurs fragments furent publiés, puis un livre de 500 pages.

Tout récemment, une édition plus complète, plus soucieuse du respect du texte, a été publiée. Mais elle n'est encore qu'une sélection. Sans doute on a laissé de côté bien des passages qui semblaient scabreux et amoraux, ou qui paraissaient trop confus, trop désordonnés. Or ils sont de première importance dans une étude psychologique. D'ailleurs, de quelque façon qu'on fasse le tri, on sera toujours guidé par une idée, un sentiment qui portera à laisser dans l'ombre certains traits de caractère.

Il faut avoir tous les éléments d'un diagnostic pour le poser complet et intégral. Sans doute il semble impossible d'imprimer 14.500 pages sous lesquelles, d'ailleurs, la célébrité de l'auteur aurait chance de succomber. On pourrait adopter un moyen terme qui consisterait à publier intégralement une journée du journal intime prise tous les ans ou tous les six mois au hasard, par tirage au sort. Nous connaîtrions ainsi quelques fragments intégraux.

Nous ne pouvons utiliser que ce qui a été livré à l'impression. Cette partie de l'œuvre suffit à apprécier le caractère d'Amiel.

II. — **Son caractère morbide**

Et, parce que l'œuvre d'Amiel était étrange, bizarre, hors de tout ce qu'on connaissait jusqu'alors, il fut jugé comme un morbide par les psychiatres.

On commença par le taxer d'aboulique, ce qui est vrai. Avec Dupré, on vit en lui un imaginatif pur, ce qui est également vrai.

Mais d'où provenaient son aboulie et son excès d'imagination, on n'en savait décider.

Chaque fois qu'une théorie nouvelle, décorée d'un néologisme bizarre, est apparue en psychiatrie, on l'a appliquée à Amiel. On en a ainsi fait successivement un paranoïaque, un schizoïde, un psychasthénique. Une récente thèse de Médioni roule uniquement sur ce diagnostic différentiel. Chaque psychiatre a accommodé Amiel à la sauce qu'il préférait. Cela lui était facile. Car, dans son journal intime, on trouve de toute façon à justifier ce que l'on veut.

Enfin, le règne du Freudisme a apporté son explication en invoquant exclusivement l'instinct sexuel non satisfait. Amiel aurait présenté un arrêt de développement de sa personnalité sexuelle, il en serait resté au stade narcissique. Nous insisterons plus loin sur la part de vérité qu'il y a dans cette explication. Chaque théoricien voit avec ses lunettes.

D'ailleurs, quelque estime que l'on ait de tous ces diagnostics, ils n'ont que la valeur de syndromes. Ainsi, qu'est-ce qu'un schizoïde, on le définit par des attitudes mentales. Il faut aller plus loin, connaître la cause de ces attitudes. On comprendra alors Amiel avec un esprit moins étroit, et on basera son diagnostic sur des données plus larges.

Tout d'abord, il faut considérer son état de santé physique.

Amiel est un tuberculeux qui meurt phtisique.

Durant toute sa vie, Amiel fut un affaibli, un déprimé ; il avait une faible constitution. C'était un candidat à la tuberculose, ou pire encore un tuberculeux latent.

Le 3 mai 1849, il se plaint de sa faible poitrine ; professeur, il est exténué après une seule leçon : pourtant il a 28 ans !

De bonne heure, il note que cette impression d'appauvrissement, de caducité, d'impuissance est singulièrement mélancolique.

Il se rend compte des mauvaises conditions de production où le met sa santé :

2 juillet 1877. — Que la santé est rare chez les gens de lettres ! et cependant que faire sans elle ? Littérateur est presque synonyme de souffreteux, valétudinaire, endommagé, malingre, languissant : c'est tant pis pour la littérature. Les délicats, les maladifs, les égrotants, les infirmes, les cacochymes, sont des affai-

blis, et les affaiblis pas plus que les énervés ne représentent l'homme normal, qui est l'homme sain, ni la Nature, qui est invulnérable. Le développement moral s'accommode de la cachexie, qui est une longue épreuve de l'âme ; mais le développement artistique réclame la santé, qui est une beauté, une force, une harmonie, une joie. L'éducation par la douleur fait les bons, elle éveille la poésie, mais les œuvres saines doivent être enfantées par la santé. Les mélancoliques, les hypocondriaques, les ascètes, les affligés, les éprouvés n'engendrent que des produits sans vitalité. La douleur a du bon en qualité d'accident, elle est funeste quand elle fait le fond de la vie. Il faut l'avoir ressentie et traversée pour être humain, mais il faut être en dehors d'elle pour être producteur. Il est fâcheux que le médecin soit un malade ; il faut être guéri pour bien juger et attaquer le mal. L'artiste, l'écrivain doivent se sentir en puissance, en verve, en exubérance, pour faire du bon ouvrage ; or, ceci est le contraire de la dépression, de l'abattement, de l'asthénie, de la débilité qui résulte de la tristesse ».

Cette sévérité de jugement est outrée. Le génial peut être morbide. Il puise dans son état maladif des sensations spéciales qui, pour ne point valoir celles de la santé, n'en ont pas moins leur intérêt.

La tuberculose se déclare en 1870 ; elle a une marche lente.

Le 15 avril 1870, il avoue « coryza, rhume, fatigue du cerveau et des reins » et se plaint d'être enrhumé tous les hivers. « Me faut-il sentir toujours une carcasse ava-

riée ? Le soleil va-t-il me nuire maintenant comme l'ombre jadis ? Je me détraque donc sans remède ? » s'écrie-t-il ailleurs. La maladie fait des progrès et une année plus tard, 23 avril 1871, il s'en plaint »... le cœur, les bronches, les reins m'ont successivement menacé de cesser leurs services ».

Le 15 juillet 1873, il constate une grosse toux ; le 22 août, il se plaint d'être mal conseillé par son médecin qu'il a consulté pour une « gêne pulmonaire » accompagnée de fièvre. Quelques semaines plus tard, le 11 septembre, il regrette d'avoir exécuté les prescriptions médicales qui n'ont rien changé à son état. Pourtant il consulte à nouveau son médecin. Dès lors la tuberculose est en évolution. Le 21 septembre 1874, il prononce le mot de « bronchite ». A partir de ce moment, il ne cesse d'avoir des étouffements et de « hyperviscosité » de la gorge ; en 1875, — à Hyères, où il passe l'hiver après avoir été obligé de suspendre son cours et de demander un congé, — en 1876, il s'en plaint ainsi que de sa toux et de son état de dépression physique. Le 5 janvier 1877, il est à demi étouffé par « les mucosités et les glaires », le 2 juillet 1877, il se plaint « que la santé est rare chez les gens de lettres ». Quelques jours plus tard nous le trouvons aux Bains d'Ems, en Prusse, où on l'a envoyé « faire une cure pour la gorge «.

Le 15 juillet 1878, le médecin parle de mort possible par étouffement ; le 4 novembre 1878, il passe une nuit misérable, il est réveillé trois ou quatre fois par sa maudite bronchite. Chaque matin il s'éveille avec le même « sentiment d'être fini » d'être « dévoré par dedans ».

Il a des rémissions apparentes : le 14 avril 1879, au matin, il s'écrie : « O délices, j'ai dormi et je reviens presque à l'état normal ; » le 9 février 1880, il tousse « comme un cheval énervé », le 29 août il sent « un mieux être », le 24 septembre ses « forces reviennent » au point que, malgré « les caillots de mucus » il lui paraît singulier de se savoir « condamné à brève échéance ». Mais ce mieux est de courte durée. Le 25 janvier 1881, il note qu'il passe des nuits épouvantables à lutter contre « ses étrangleurs » et qu'il a entrevu la mort de près. « Mérimée, dit-il, est mort du mal qui me tourmente ». Le 16 mars 1881 : « J'assiste à ma destruction avec fatigue et ennui ». Au point que, le 21 mars, il ne peut pas travailler. Le 13 avril, il croit à un retour de forces, le lendemain les étouffements reprennent et « les oiseaux sinistres volent à nouveau » autour de lui ; le 22 avril, il écrit : « J'étais mourant à l'aube », le 25 avril, il est étonné de survivre. Enfin le 29 avril, nous lisons : « Je ne puis même porter le poids d'une plume ». Le journal s'arrête à cette date et le 11 mai 1881, Amiel meurt.

C'est la lente tragédie de l'évolution d'une tuberculose chronique à laquelle on assiste dans son journal.

Ajoutez à cela, comme épisode, une « grosseur de la face », peut-être un lupus tuberculeux au début, peut-être un épithélioma qui nécessita une opération et une convalescence de quatre semaines. On n'est pas fixé, par son journal, sur la nature de ce mal dont il parut guéri après l'opération.

III. — Qualités mentales dues à la tuberculose

La tuberculose modifie la mentalité, ce en bien des sens. A diverses reprises, on a tenté de faire une psychologie du tuberculeux ; en réalité on devrait décrire plusieurs types mentaux dans cette maladie. Il en est d'excités, qui se dépensent outre mesure, surtout au point de vue sexuel.

A l'opposé, il en est d'affaiblis, chez qui la dépression des forces physiques s'accompagne de dépression mentale.

Amiel fut de ces derniers.

Ce fut un timide, renfermé, solitaire, inquiet, mélancolique.

Pourtant il n'avait pas de raisons extérieures, de mode de vie dépressif à invoquer pour justifier son caractère.

Bien qu'on ait dit, il eût une enfance heureuse. Il voyagea, mais bien qu'on ait cherché, ses voyages n'ont pas influé sur sa mentalité. Il est vrai que lorsqu'il fut professeur à Genève, il fut un maître médiocre, prit en horreur l'esprit gènevois, ce qui l'ancra davantage dans la solitude, mais à ce moment son caractère était déjà formé.

Pour être solitaire, il n'était pas antisociable. Il est très affectueux, très sentimental ; il le manifeste à tout instant dans son journal. Citons quelques passages :

« Ma nature est d'être caressant, enfantin, prévenant, compatissant, sympathique... » (4 septembre 1861).

« Il est si doux d'être bon que ce n'est plus méritoire du tout » (13 janvier 1862).

« Mon unique soutien, c'est l'affection qu'on a pour moi. Mon existence n'a que cette joie et ce réconfort » (26 octobre 1875).

Il a la mémoire du sentiment et souffre du passé :

« Voilà mes vieux chagrins qui renaissent. Je les avais oubliés, mais eux ne m'oublient pas » (26 février 1876).

Quand il a vaincu sa timidité, qu'il se laisse aller à sa sympathie naturelle, il est pleinement heureux. Il aime ses amis, il passe avec eux à Pressy de délicieux après-midis (3 août 1856). Il aime la compagnie des femmes.

Il craint l'action.

Pour la même raison, affaiblissement dû à la maladie, il craint de dépenser ses forces physiques et mentales.

... Il a la terreur de l'action, il la craint, la redoute pour ses conséquences :

« Agir est mon supplice » (3 juillet 1874).

Il se détourne de l'ambition, de la haine, qui le pousseraient à l'action ; il est timide. Pourtant il reconnaît que la pensée est mauvaise sans l'action et l'action sans la pensée (9 septembre 1879).

Mais il aime à rêver, à sentir, à exercer ainsi à peu de frais sa mentalité.

Il se laisse flotter à tous les vents de l'air.

Il reconnaît son affinité avec le génie hindou, imaginatif, immense, aimant, rêveur, spéculatif, mais dépourvu... de volonté (28 août 1875).

Son influence sur l'instinct génital.

Mais si la tuberculose modifie le caractère, ces modifications ne sont pas toujours les mêmes chez tous les malades.

Elles revêtent une empreinte spéciale d'après le terrain, les conditions de milieu, en un mot une foule de causes.

Ces variations ne sont pas une raison pour nier son influence, ou, comme l'ont fait les psychiatres qui ont étudié Amiel, pour n'en point tenir compte.

Ainsi, le tuberculeux est souvent très porté à l'acte génital. Mais bien des influences peuvent se mettre en travers de cet instinct puissant.

Amiel fut un chaste ; il considéra pendant une grande partie de sa vie la chasteté comme une vertu et il en fut fier. A l'âge de 39 ans il eut une maîtresse, « Philine ». Cette expérience fut courte et sans lendemain. Il semblerait même qu'elle resta incomplète, d'après quelques obscures allusions du journal intime, malheureusement tronquées par la pudeur de celui qui fit le choix.

Amiel fut toute sa vie tourmenté par l'idée de la femme.

Il cultiva l'idée de la femme idéale et du grand amour. Il aimait à trouver sur la femme « cet air langoureux et rare » des romantiques. A 14 ans, il regrette que ses cousines doivent manger et boire ; il les voudrait immatérielles. Naturellement il ne trouva pas son idéal ; l'eût-il trouvé que sa timidité l'aurait sans doute empêché de la courtiser.

Car il fut comme beaucoup de timides qui ont des désirs sexuels, mais que le réflexe d'arrêt désarme. A cela il faut ajouter chez lui le frein moral et religieux qui l'empêchait de se satisfaire par l'amour vénal.

Pourtant il aime la compagnie des femmes ; lui qui à l'ordinaire fuit la société, il aime la leur. Il eut une dizaine d'amitiés féminines sous une forme plus ou moins amoureuse sur lesquelles les extraits publiés de son journal sont peu explicites. Il note pourtant :

« Le bonheur le plus direct et le plus sûr pour moi, c'est la société des femmes... c'est mon élément naturel » (10 janvier 1863).

Dans la deuxième partie de sa vie il se plaint de sa continence à maintes reprises. Parfois il la regrette et la maudit. Il fit des projets de mariage de 1868 à 1870, projets qu'il abandonna à cause de sa famille.

Toujours il aspire à se marier et il ne le fait pas, soit pour la raison ci-dessus, soit par timidité, soit parce qu'il ne rencontre pas l'idéal, soit surtout parce qu'il a peur de changer son genre d'existence. Un an avant sa mort il disait : « Je crois que la malédiction de ma vie a été la question du sexe, tout ce qui se rattache à la pudeur, à la volupté. Cette fonction physiologique a été pour moi une misère incessante. Le mariage précoce, ou même le libertinage eût mieux valu que la continence et le célibat ».

Il est regrettable que les personnes chargées de faire la sélection des œuvres d'Amiel aient fait des coupures précisément aux passages qu'ils jugeaient scabreux,

comme le prouvent les lignes pointillées dont ils les remplacent.

Nous ne pouvons ainsi juger pleinement du rôle qu'eût cette continence, ce narcissisme disent les freudiens, sur le caractère d'Amiel. Il est probable qu'il eût une grande importance et contribua à lui renforcer son caractère timide, déprimé et instable.

Mais il ne faut pas être exclusif et simpliste : le problème est autrement complexe, comme nous le verrons par la suite.

IV. — Son tempérament artiste

Amiel n'est pas un profond philosophe, mais c'est un artiste.

La tuberculose n'est pour rien dans la genèse de ce tempérament, mais elle est pour beaucoup sur ses résultats, sur ses idées et même sur la façon dont il écrivit. Comme c'était un fatigué, il ne s'astreignait pas au dur travail du style.

Quand il écrit son journal intime, il est spontané, intuitif.

« Hors de mon journal et de ma correspondance où ma plume court la bride sur le cou, je ne puis écrire ». (3 février 1862).

Il connaît les nécessités du travail artiste, mais il ne s'y astreint pas :

« Exprimer, réaliser, achever, produire : préoccupe-toi de cette pensée. C'est l'art » (16 décembre 1847).

Il est très rare qu'il se relise, aussi ses idées sont-elles

souvent décousues. Suivant l'humeur du moment, à certains jours, il abrège ses notes au point de supprimer les verbes. Au début de sa vie, il recherche l'ordre, a un plan, avec sous-titres, se crée une discipline. Plus tard il l'abandonne et se laisse aller au fil de ses idées, sans doute il est trop fatigué pour s'astreindre à une tâche pénible. Souvent il a des beautés de style par des images inattendues, par des métaphores pittoresques, par la force des expressions, par sa sincérité absolue, toutes qualités qui mettent en relief l'originalité de ses pensées et de ses états d'âme. Quand ses états d'âme ne sont pas des rêveries métaphysiques, qu'ils se bornent à des contemplations de la nature, il les exprime en de belles pages. Reproduisons la suivante du 8 septembre 1869 (Charnex-sur-Clarens). — « Temps magnifique. Il y a de la félicité dans cette matinée, les effluves célestes baignent complaisamment les monts et les rivages; on se sent pour ainsi dire sous une bénédiction. Aucun bruit indiscret et vulgaire ne traverse cette paix religieuse. On se croirait dans un temple, temple immense où toutes les beautés de la nature et tous les êtres ont leur place. Je n'ose ni remuer ni respirer, tant l'émotion m'oppresse et je crains de faire fuir le rêve, rêve où les anges passent... »

Si on peut discuter qu'Amiel soit un philosophe, il est incontestablement un artiste. Il est très sensible au charme de la campagne, de la nature, il l'indique dans les confidences suivantes :

« Eprouvé ce matin la prodigieuse influence du climat sur l'état de l'âme » (16 avril 1855).

« Donné mon cœur à toute chose, à la nature qui a été merveilleusement belle aujourd'hui » (8 juin 1856).

Ou encore :

« Temps merveilleux... Alacrité intérieure. Renouveau de jeunesse. Gratitude et félicité. Bain de poésie, émotion. Je regarde passer les heures suaves sans oser me mouvoir, de crainte de les faire envoler » (27 janvier 1875).

Il jouit de la nature par tous ses sens :

« Joie des yeux... Les sensations de l'oreille sont également variées et adoucies... C'est délicieux » (2 sept. 1880).

Joie du sens musculaire :

« O délices ! J'ai trente livres de moins sur la poitrine. Je reviens d'une promenade... Je respirais mieux, j'avais plus de forces... » (18 février 1881).

Il se plaît aussi dans le silence de l'hiver, au coin de son feu :

« Sentiment de repos, même de quiétude. Silence dans la maison et au dehors. Feu tranquille. Bien-être...C'est le bonheur tel que l'entendent les Orientaux... » (2 janvier 1880).

Il reconnaît les inconvénients du journal intime : « C'est une manière de rêver, par conséquent de flâner », « ma plume ne se surveille pas. » C'est pourquoi malgré sa célébrité, son journal est un tel fouillis que, malgré leur fanatisme, ses admirateurs n'ont jamais osé faire sa publication intégrale.

CHAPITRE II

I. — INFLUENCE DE SA MÉTHODE DE TRAVAIL, QUI EST EXCLUSIVEMENT L'INTROSPECTION.

II. — IL EN RÉSULTE QU'IL DEVIENT PERSONNEL ; IL CHANGE AISÉMENT DE PERSONNALITÉ ET MÊME SE DÉPERSONNALISE.

III. — IL OBTIENT DES EXTASES LAÏQUES.

IV. — IL CROIT CONNAITRE AINSI L'ABSOLU.

V — EN RÉALITÉ, SES IDÉES SONT CONTRADICTOIRES ; IL SE RECONNAIT ABOUTIR AU DOUTE ABSOLU ET JUGE SÉVÈREMENT SA MÉTHODE ET SON ŒUVRE.

VI. — COMPARAISON AVEC MAINE DE BIRAN.

I. — Influence de la méthode introspective sur l'œuvre d'Amiel

Amiel a eu une méthode de travail tout à fait particulière et personnelle.

Il a usé, abusé de l'introspection, en a été un virtuose, à l'inverse de l'introspection des philosophes métaphysiciens, son introspection analyse, détaille, fouille ; elle est raffinée.

Cette méthode a eu une influence décisive sur sa vie, sur sa mentalité, sur son œuvre.

Elle a résulté de sa mentalité, mais, par répercussion elle a agi sur sa mentalité.

Elle a agi d'autant plus qu'il était un sensible, un émotif, un artiste, qui répugnait à l'action ; le fait de se replier sur lui-même, de s'abandonner à l'introspection était dangereux avec une telle nature.

Or il est devenu un passionné de l'introspection : « Tout le temps il interroge sa conscience, il se regarde penser. « Il a abouti par cette manie », au désarroi, à la déroute de son esprit, à un véritable suicide mental ».

II. — Il est personnel à l'extrême

A cela, premier défaut, il devient d'un égotisme absolu. Moi, toujours moi ; il est personnel à l'extrême, on souhaite qu'il sorte un peu de lui. Il cherche son bonheur de toutes ses forces ;

« La joie est l'air vital de notre âme » (3 avril 1865) ; encore : « Qu'il est dur de vieillir » (11 avril 1865).

Et ce bonheur le fuit, sans doute sa méthode n'était point bonne.

Ses changements de personnalité.

Cette méthode s'exerce sur un cerveau richement doué.

La vivacité, l'intensité de ses images est telle qu'il en perd sa personnalité, qu'il la change comme il le reconnaît :

« Mon individualité est de n'en point avoir » (20 août 1876).

« Je suis un nouveau-né perpétuel qui ne réussit pas à s'ossifier dans un moule définitif » (3 juillet 1874).

« D'ailleurs, je suis toujours à la refonte et je me reperds continuellement » (22 août 1873).

Schérer le juge bien :

« Amiel a plusieurs noms pour désigner cette faculté de se démettre de sa personnalité en se plaçant dans d'autres conditions de concience ou même d'inconscience. Il l'appelle tour à tour simplification, réimplication, protéisme. Il a introduit ce sujet dans les Pensées dont il a composé la seconde partie des Grains de Mil, et je me rappelle ma curiosité lorsque je lus pour la première fois par quel procédé notre ami arrivait à « se réduire à l'état de germe, de point, d'existente latente, à s'affranchir de l'espace, du temps, du corps, de la vie, à replonger de cercle en cercle jusqu'aux ténèbres de son être primitif, à éprouver, par d'infinies métamorphoses, l'émotion de sa propre genèse, à se retirer enfin et se condenser en soi jusqu'à la virtualité des limbes ».

Cette faculté rare aboutit à la dislocation de sa personnalité, à la dépersonnalisation :

« Toute individualité caractérisée se moule idéalement en lui ou plutôt se forme momentanément à son usage » (8 mars 1868).

Et comme exemple, il confesse :

« J'ai reproduit, avec l'intensité du rêve, à peu près la vie dans laquelle a dû être plongé Bulwer, lorsqu'il a écrit son livre » (13 août 1852).

« Je puis me simplifier sans limites, oubliant mon milieu, mon époque, et me faire d'un autre âge. Je puis oublier tel ou tel sens, me faire aveugle, me faire même, être inférieur à l'homme, animal, plante » (1848).

« Quel éternel va-et-vient que ma vie intérieure ! Quelle instabilité de goût, d'élans, d'attraits et de répugnances !... Ma faculté essentielle, c'est la souplesse de métamorphose, l'intelligence de diversités infinies de la vie dans les divers êtres. Répéter et reproduire en moi, par l'intelligence sympathique, toutes les existences individuelles m'est plus facile que de vivre de ma propre vie ».

Le don d'Amiel est de se transporter dans des états d'existence déterminés aboutissant à la faculté de s'identifier avec l'ensemble des choses. Il arrive à confondre sa vie personnelle dans la vie générale. Il a une « Nature de Protée », essentiellement métamorphosable, polarisable et virtuelle, qui aime la forme et n'en prend aucune définitive, esprit subtil et fugage qu'aucune base ne peut absorber ni fixer tout entier, et qui de toute combinaison temporaire ressort volatil, libre et désolément indépendant. Cette nature est l'inquiétude, la mobilité, la mutabilité même. Son instinct permanent, c'est l'aptitude perpétuelle, la disponibilité constante, la capacité indéfinie de réaction sympathique, en un mot le besoin de conscience universelle » (1854).

III. — Il s'absorbe dans l'univers

De même qu'il a bien décrit avec une grande richesse d'images ses transformations de la personnalité, de même il décrit avec luxe de comparaisons et de métaphores, les étapes qui le conduisent à l'extase et celle ci même.

Mais ces descriptions ne forment pas un ensemble. Ce sont bribes éparses qu'il faut retrouver, comparer, réunir, sérier.

On reconnaît ainsi qu'il distingue deux degrés de contemplation : « Au premier, le monde se volatilise et devient un pur songe ; au second notre moi, à son tour, n'est plus qu'une ombre, le rêve d'un rêve ; fantasmagorie brahmanique » (19 décembre 1877).

Examinons successivement ces deux étapes.

1° Il est enclin à l'extase.

« L'abîme l'attire, l'entraîne toujours. L'infini le tente, le mystère le fascine, l'unification, l'hénose de Plotin l'enivre comme un philtre. C'est son opium, son haschich. Le dégoût de sa vie individuelle et l'engloutissement de sa volonté privée dans la conscience pure de l'activité universelle, c'est son penchant, sa faiblesse, son instinct ».

« Tout, dit-il encore, me tente, m'attire, me polarise, me métamorphose et m'aliène momentanément de ma personnalité, qui, volatilisée, expansive et centrifuge comme l'éther, tend toujours à se perdre dans l'espace

sans bornes, ou inversement à se condenser dans un point insignifiant de sa propre étendue » (1856).

« Il lui faut un effort pour se ressaisir, pour s'affirmer et se personnaliser.

2° **Il aboutit à l'extase**.

S'il ne se ressaisit pas, il aboutit à l'extase qu'il décrit à maintes reprises.

L'absorption du tout apparaît dans le sentiment d'élévation matérielle d'abord (Scherer). Amiel ressent une impression d'allègement, comme si, passant à l'état gazeux, il abandonnait la terre, gravissait le ciel jusqu'à un point qui dominerait le monde, mais où le vertige vous guette. L'élévation spirituelle s'ajoute :

« On se sent exister sous une forme pure, dans le mode le plus éthéré de l'être, la conscience de soi » (2 janvier 1880).

« Dans cet état, les relations avec le corps, avec le monde extérieur, avec les autres individus, s'évanouissent » (18 février 1881).

« Je reviens de moi-même à l'état fluide, vague, indéterminé... Toutes les idées, maximes, connaissances, habitudes, s'effacent en moi... » (14 août 1869).

« La pensée nous dépersonnalise et nous fait vivre dans le grand tout » (28 août 1875, 9 h. 1/2).

« Je me sens anonyme, impersonnel, l'œil fixe comme un mort, l'esprit vague et universel comme le néant ou l'absolu. Je suis en suspens, je suis comme n'étant pas » (31 août 1856).

Il manifeste son extase en l'extériorisant par compa-

raison avec un objet extérieur : « Mon moi particulier, comme une goutte d'eau dans une fournaise, s'évapore ; il ne se condense de nouveau qu'au retour du froid, qu'après l'enthousiasme éteint, et le sentiment de la réalité revenu » (11 mai 1853).

« Je ne trouve aucune voix pour ce que j'éprouve... Un recueillement profond se fait en moi, j'entends battre mon cœur et passer ma vie. Il me semble que je suis devenu une statue sur les bords du fleuve du temps, que j'assiste à quelque mystère d'où je vais sortir vieux ou sans âge... Je me sens anonyme, impersonnel, l'œil fixe comme un mort, l'esprit vague et universel comme le néant ou l'absolu ; je suis en suspens, je suis comme n'étant pas.

« En ces instants sublimes, l'âme est rentrée en soi, retournée à l'indétermination, elle s'est réimpliquée au-delà de sa propre vie, elle redevient embryon divin. Tout s'efface, se dissout, se détend, reprend l'état primitif, se replonge dans la fluidité originelle, sans figure, sans angle, sans dessin arrêté. Cet état est contemplation, non stupeur ; il n'est ni douloureux, ni joyeux, ni triste ; il est en dehors de tout sentiment spécial comme de toute pensée finie. Il est la conscience de l'omni-possibilité latente, au fond de cet être. C'est la sensation de l'infini spirituel » (1856).

Cet état extatique est celui du mystique religieux. Amiel le reconnaît : « C'est l'extase tranquille, l'enthousiasme recueilli, la contemplation émue, l'adoration calme. Mais que cet état est rare » (5 avril 1877).

Il est religieux, il est mystique, mais à sa façon. Il a

des extases comme les religieux mystiques, mais elles ne le font pas communiquer avec Dieu, ce sont des extases laïques.

Sans doute ce sentiment d'élévation produit cette impression de simplification générale.

« Tout se passe comme si le monde, vu de très haut, livrait à la pensée ses lignes essentielles, et comme si, de cette altitude sublime, l'intuition embrassait toutes choses d'un coup, à la manière de Dieu. Ce sentiment d'élévation s'accompagne d'ordinaire d'un sentiment d'expansion illimitée du moi. Ce dernier s'évade de son propre corps, s'amplifie à l'infini, au point d'envelopper toutes les choses, en même temps qu'il les perçoit toutes et les sent vivre à l'intérieur de lui-même en un ensemble fraternel et parfaitement ordonné ».

On passe ainsi des extases positives d'Amiel à ses extases négatives de dissolution et d'abattement, comme on passerait du panthéisme au nirvana. On pourrait ordonner, entre ces extases positives et ces extases négatives, toute une série de dispositions intermédiaires qui mèneraient de la béatitude au désespoir :

« J'éprouve une sorte de terreur sacrée, et non plus seulement pour moi, mais pour mon espèce, pour tout ce qui est mortel. Je sens, comme Bouddha, tourner la Grande Roue, Roue de l'illusion universelle, et dans cette stupeur muette, il y a une véritable angoisse ».

Enfin, Amiel éprouve une impression d'intolérable rechute dans la platitude coutumière chaque fois que l'état extatique — toujours bref — cesse et qu'il revient à lui.

IV. — Il s'imagine connaître l'absolu par l'extase
Il croit par l'extase, comme les mystiques, acquérir une connaissance objective et percevoir l'absolu

Par ce perpétuel repliement en lui, il s'imagine, comme les extatiques, arriver à s'extérioriser. Alors il déclare sa connaissance objective parce qu'il croit pouvoir « se transporter dans l'objet extérieur qu'il considère pour s'identifier avec lui ».

Je suis, à l'ordre intellectuel, essentiellement objectif et ma spécialité distinctive, c'est de pouvoir me mettre à tous les points de vue, de voir par tous les yeux, c'est-à-dire de n'être enfermé dans aucune prison individuelle.

Telle est du moins la vie du penseur. Il se dépersonnalise chaque jour... Il se considère comme un laboratoire de phénomènes (9 septembre 1880).

A l'inverse des gens de nuance, qui se documentent par l'étude des objets extérieurs, pour lui, comme pour quelques philosophes exclusivement introspectifs, il n'y a qu'un objet d'étude : les formes et les métamorphoses de l'esprit. Tous les autres objets reviennent à celui-là ; toutes les autres études ramènent à cette étude.

Pure illusion métaphysique.

Rien n'est plus subjectif que ce mode introspectif de connaissance.

Et il s'imagine arriver ainsi à connaître l'absolu !

Il dit : « Il n'y a de repos pour l'esprit que dans l'ab-

solu, pour le sentiment, que dans l'infini, pour l'âme que dans le divin. Rien de fini n'est vrai, n'est intéressant, n'est digne de me fixer. Tout ce qui est particulier est exclusif, tout ce qui est exclusif me répugne. Il n'y a de non exclusif que le Tout ; c'est dans la communion avec l'Etre et par tout l'être que se trouve ma fin. Alors, dans la lumière de l'absolu, toute idée devient digne d'étude ; dans l'infini, toute existence digne de respect ; dans le divin, toute créature digne d'amour ».

Comme Pascal, Amiel a la maladie de l'absolu.

V. — **Ses idées sont contradictoires**

Loin de conquérir l'absolu qui serait toujours identique à lui-même, ses idées sont en contradiction constante. Son cerveau est un caléidoscope : « Voilà mon esprit, c'est le cadre vide de milliers d'images effacées » (8 juillet 1880).

Il s'analyse à l'excès sans obtenir une clarté. En vain il coupe les cheveux en quatre, il n'obtient rien de stable, rien de fixe.

Il a l'esprit religieux et mystique, mais sa religion ne forme pas un ensemble synthétique ; c'est une multiplicité d'idées, de tendances décousues, souvent incompatibles.

On reconnaît le caractère multiforme et disparate de ses convictions, réparties surtout entre le christianisme et le panthéisme.

Avec sa méthode, Amiel a abouti au doute absolu.

Malgré ses efforts pour se maintenir étroitement en

contact avec le monde extérieur, il n'y réussit pas et son invincible penchant à la solitude le condamne à l'impressionnisme en matière de religion.

Les idées, les tendances morales d'Amiel offrent aussi une multiplicité hétéroclite.

Bopp a groupé ses tendances morales en trois classes symétriques à celles religieuses. Il a examiné d'abord les dispositions morales du premier genre, en rapport avec la religion chrétienne ; le sens de la liberté, de l'amour, du devoir actif y prédominent. Celles du deuxième genre sont en rapport avec le panthéisme, la résignation passive l'emporte ; celles du troisième genre constituent ce que l'auteur appelle l'impressionnisme moral d'Amiel (p. 36).

Or, ces différentes classes contiennent des sentiments et des pensées appartenant à toutes les époques de la vie d'Amiel. Leur ordre ne traduit nullement une évolution dans la conscience d'Amiel, mais simplement la fréquence et par là l'importance croissante des états psychiques qui les provoquent.

« Rien de particulier, écrit-il, ne me paraît meilleur que son contraire, et tout ce qui a un contraire me paraît borné et indifférent ».

Il juge sévèrement sa méthode et ses résultats.

Nul n'a été plus sévère pour lui que lui-même.

Il se rend compte de l'inanité de sa méthode et de la vanité de ses résultats :

« La rêverie tourne sur elle-même comme le rêve. Le soliloque sans but est une perte de temps » (10 mai 1880).

Il se juge sévèrement :

« La maladie de l'indifférence, se dit-il à lui-même, a stérilisé ton intelligence et ta part de talent. Et à cela, pas de remède, car tu chéris ton mal et tu ne crois pas à la guérison » (26 avril 1868).

Ou encore :

« C'est d'illusion plutôt que de vérité que l'on s'alimente » (18 mars 1869).

Et il se plaint d'être un raté.

VI. — Comparaison avec Maine de Biran

Maine de Biran doit être comparé à Amiel : l'un est un littérateur d'introspection égaré dans la philosophie, l'autre un métaphysicien d'introspection ; bien que leur œuvre soit opposée, il existe des ressemblances mentales très grandes entre les deux. Les psychologues introspectifs se divisent, comme les littérateurs introspectifs, en deux catégories : ceux qui se contentent d'observer ainsi des sentiments, de récolter des faits internes. Ils sont empiristes avec F. Bacon Locke, l'école écossaise ; ils renoncent à connaître l'essence des objets, à atteindre l'absolu. Les autres, au contraire, sont métaphysiciens. Ils croient que les principes de la connaissance sont innés en nos âmes, que ces principes sont absolus, qu'on les connaît par une méthode spéciale à la science psychologique qui est son instrument unique, l'introspection.

De tous, le plus pur de ces métaphysiciens fut Maine de Biran. La pensée, disait-il, se pense elle-même. Par

l'introspection, le moi prend conscience de lui-même. Le moi est le point de départ réel de la connaissance. L'effort de la volonté est à l'origine. « Je veux, dont je suis. »

Et sur cette donnée, Maine de Biran bâtit tout un système philosophique.

Au point de vue de la connaissance de l'absolu et de la pleine valeur de l'introspection pour découvrir la vérité, ses convictions sont celles d'Amiel. Celui-ci le juge bien :

« Dans cet éternel observateur de soi-même, je me retrouve avec tous mes défauts : indécision, découragement, besoin de sympathie, inachèvement ; avec mon habitude de me voir passer, sentir et vivre ; avec mon incapacité croissante pour l'action pratique ; avec mon aptitude psychologique. Mais je découvre aussi des différences qui me raniment et me consolent. Cette nature n'est qu'un des hommes qui sont en moi ; c'est un de mes départements, ce n'est pas tout mon territoire, et mon royaume intérieur. Intellectuellement, je suis plus objectif et plus constructif ; mon horizon est plus vaste ; j'ai beaucoup plus vu d'hommes, de choses, de pays, de peuples et de livres ; j'ai une plus grande masse d'expériences » (17 juin 1857).

D'une façon plus claire, on dira que Maine de Biran est logique, a l'esprit déductif du mathématicien, qu'il est systématique, en un mot c'est un philosophe pur, et, s'il a été indécis, découragé, il a su longtemps brider ses défauts pour construire son monument. Nous disons longtemps, car vers la fin de sa vie, il versa dans le mysticisme et changea sa manière.

Amiel est avant tout artiste ; il se laisse aller aux impressions de l'heure. Ainsi, il ne peut être systématique il ne peut donc être philosophe. Mais il a voulu, par l'introspection, faire de la métaphysique. Il a lamentablement échoué, car ses pensées sont contradictoires, incohérentes. Son journal intime est un fouillis. Et en voulant être philosophe, il a fait tort à l'artiste qu'il était.

Ce qui subsistera d'Amiel sont les descriptions qu'il fait de ses sentiments, de ses états d'âme.

CHAPITRE III

—

I. — COMPARAISON D'AMIEL ET DE MAURICE DE GUERIN
II. — D'AMIEL ET DE MARIE BASHKIRTSCHEFF

Il faut comparer Amiel avec d'autres littérateurs qui, eux aussi, ont fait de l'introspection et écrit leur journal intime. Nous le comparerons avec Maurice de Guérin et Marie de Bashkirtscheff.

Tous trois ont été tuberculeux et sont morts lentement de la phtisie. Tous trois sont arrivés à la célébrité, du fait de leur analyse sincère de leur état d'âme par l'introspection.

Ce sont trois caractères bien différents.

I. — **Maurice de Guérin**, contemporain d'Amiel (5 août 1810-19 juillet 1839) a une individualité où l'on trouve plus d'une parenté avec celle d'Amiel et celui-ci le remarque lui-même dans son journal.

Il fut probablement dès l'enfance un candidat à la tuberculose.

Les premières atteintes de son mal datent du printemps de 1837.

C'est en puissance de tuberculose qu'il écrivit son journal et sa correspondance. Et il était déjà malade quand il écrivit son Centaure et son Bacchus. La maladie évolua lentement. Il se maria huit mois avant sa mort. Il revint mourir chez lui, au Cayla, épuisé par un voyage dans le midi.

Comme Amiel, Maurice de Guérin s'introspecta et décrivit ses états d'âme. Mais ceux-ci étaient d'une toute autre nature. Il n'était point un philosophe métaphysicien, il en était même tout l'opposé. Il avoue :

« Ranger, comparer, déduire sont pour moi des opérations si considérables et qui consument si vite les forces de mon intelligence que, si toute action forte de l'esprit ne m'est pas interdite, le pouvoir qui m'en est laissé est, peu s'en faut, inutile ».

Il n'entreprend pas de philosopher, il nous émeut parce que ses émotions sont vives, qu'il analyse ses sentiments et les exprime en un beau style. Il donna l'expression peut-être la plus haute de la tristesse humaine, Amiel, en le lisant, le juge bien : « Maurice de Guérin me paraît plutôt un sensitif, un rêveur qu'un penseur ».

Mais c'est un grand artiste (1), un grand littérateur. Il l'est parce qu'il décrit ses sentiments et que ceux-ci sont intenses, et parce qu'il les décrit dans un style châ-

(1) Sa sœur Eugénie de Guérin n'est pas à lui comparer La popularité dont elle jouit auprès des éducateurs provient de sa haute moralité catholique, mais cela ne suffit pas pour lui conférer une grande valeur littéraire.

tié, avec une recherche de perfection. Il fut un des premiers à faire de la prose un *instrument poétique*. Chateaubriand seul l'a précédé dans cette voie de novateur de la prose française.

Il se scrute, s'introspecte :

« Mon âme fut mon premier horizon. Voilà bien longtemps que j'y contemple, je regarde monter du fond de mon être des vapeurs qui s'en élèvent, comme d'une vallée profonde, et qui ne contractent de forme qu'au souffle du hasard; fantômes indescriptibles qui font leur ascension lentement et sans interruption ».

Mais il s'introspecte moins qu'Amiel, il cherche moins, il est plus terre à terre, et, étant plus simple, il nous touche davantage : il nous parle de ses espoirs, de ses peines, de ses souffrances intimes, de ses misères, et, en ses dernières années, de son humeur inquiète, de son découragement.

Lui aussi communie avec la nature, a des extases qu'il décrit :

« Si l'on pouvait s'identifier au printemps, forcer cette pensée au point de croire aspirer en soi toute la vie, tout l'amour qui fermente dans la nature, se sentir à la fois fleur, verdure, ruisseau, oiseau, chant, fraîcheur, musique, élasticité, volupté, sérénité ! Que serait-ce de moi? Il y a des moments où, à force de se concentrer dans cette idée et de regarder fixement la nature, on croit éprouver quelque chose comme cela » (*Journal* de Maurice de Guérin, p. 10).

Il analyse finement cet état euphorique, et y trouve le réveil de sympathies anciennes :

« Il y a quelque chose dans la nature, soit qu'elle rie et se pare dans les beaux jours, soit qu'elle devienne pâle, grise, froide, pluvieuse, en automne et en hiver, qui émeut non seulement la surface de l'âme, mais même ses plus intimes secrets, et donne l'éveil à mille souvenirs qui n'ont en apparence aucune liaison avec le spectacle extérieur, mais qui sans doute entretiennent une correspondance avec l'âme de la nature par des sympathies qui nous sont inconnues. J'ai ressenti aujourd'hui cette puissance étonnante en respirant, couché dans un bois de hêtres, l'air chaud du printemps » (*Idem*, p. 39).

Cet éveil de souvenirs, il le doit notamment aux arbres qui ont des « physionomies », des « caractères », « je dirai presque des visages ». Les arbres « semblent exprimer comme les passions muettes et les choses inconnues qui se passent peut-être sous l'écorce de ces êtres immobiles » qui ont l'air de « jouer je ne sais quelle scène mystérieuse aux lueurs du soir ».

La campagne est pour lui un grand apaisement :

« La faculté de souffrance amère, les aigreurs, les dépits concentrés, les colères sourdes tombent et s'endorment sous le charme puissant de la campagne. Les sensations caressantes viennent en foule dans l'isolement, les vives et pénétrantes influences de la nature flottent et chatouillent la surface de mon âme ; mais en pénétrant à l'intérieur, elles deviennent des irritants qui accroissent la puissance des facultés rêveuses » (*Idem*, p. 85).

Maurice de Guérin fut un grand littérateur parce qu'il

n'utilisa pas son observation introspective dans la recherche philosophique.

II. — **Marie Bashkirtscheff** (11 novembre 1860-31 octobre 1884) a aussi écrit son journal.

Elle a commencé à douze ans et l'a continué jusqu'à onze jours avant sa mort, le 31 octobre 1884.

Elle aussi est morte de phtisie chronique. Nous trouvons dans son journal tous les renseignements sur ce sujet.

Elle avait des parents poitrinaires, le père de son « grand papa » et de ses deux sœurs, la comtesse de Toulouse Lautrec et la baronne Stradborne, un arrière grand-père et deux tantes (28 décembre 1882).

Elle eut dans son enfance une gouvernante phtisique, une française, Mme Brenne.

Le mal est devenu manifeste en 1876 et a progressé peu à peu. Nous avons quelques passages significatifs de son journal :

19 octobre 1880. — Tout ceci va se réduire à mourir dans quelques années, misérablement, en traînant.

5 décembre 1880. — Le Dr Potain est venu ce matin et veut que j'aille dans le midi jusqu'au mois de mars, sans cela je ne pourrai respirer bientôt ni bouger de mon lit. Voilà qui va bien. Depuis quatre ans je fais tout ce que m'ordonnent les célébrités ; je vais de mal en pis.

16 novembre 1882. — Elle consulte pour un début de surdité « un chirurgien des hôpitaux inconnu et modeste pour qu'il ne me trompe pas ».

Oh ! ce n'est pas un Monsieur aimable. Il m'a dit cela

très simplement. Je ne guérirai jamais. Mais mon état peut s'améliorer d'une façon satisfaisante, de sorte que ce sera une surdité supportable.

26 décembre 1882. — Eh bien, il paraît que je suis malade...

28 décembre 1883. — Il s'agit bien de cela ! Je suis poitrinaire. Il me l'a dit aujourd'hui... A mon aspect, on ne me donnerait jamais, jamais ma maladie. J'ai l'air florissant en effet, et les deux poumons sont atteints, le gauche beaucoup moins pourtant.

3 juillet 1884. — Il (Potain) m'a examinée assez légèrement et m'envoie aux Eaux-Bonnes. Après on verra. Mais j'ai là la lettre qu'il écrit à son collègue des eaux. Je l'ai décachetée. Il y est dit qu'il y a une excavation au sommet droit, que je suis la malade la plus indisciplinée et la plus imprudente du monde.

Elle aussi est devenue célèbre du fait de son journal, bien qu'elle fut aussi un peintre remarquable. Aussi, depuis quelques années, édite-t-on tout ce qu'on peut trouver écrit de sa main, bon ou médiocre : tels ses lettres, ses cahiers intimes, ses confessions, son dernier voyage...

Elle était bien enfant quand elle commença à écrire, elle était encore bien jeune quand la mort l'interrompit.

Elle n'est pas, elle ne peut être un grand écrivain. Ses qualités, ses défauts, elle les expose ingénument, s'explique dans une préface qu'elle écrivit près de sa mort, le 1er mai 1884 : Elle a foi en elle. Si elle meurt jeune, elle veut « laisser publier son journal qui ne peut être

autre chose qu'intéressant ». Elle a « le désir, sinon l'espoir, de rester sur cette terre par quelque moyen que ce soit ». C'est justement parce qu'elle espère être lue qu'elle est « absolument sincère ».

Elle a grande opinion d'elle-même : « Je me crois, dit-elle, trop admirable pour me censurer ».

Bref, c'est une enfant capricieuse, sincère, très férue de son aristocratie, de sa fortune, de ses relations, de son talent.

Elle a écrit son journal avec l'âme d'une enfant qui vit dans un monde doré, se sent adulée, fêtée, heureuse. Ses occupations, ses pensées sont celles d'un enfant, exprimées dans un style simple. Seuls ont quelque grandeur les derniers jours de sa vie où elle aime son professeur de peinture, Lhermitte. Ce dernier lui-même se meurt lentement d'un cancer, il se fait transporter chez son amie, et tous deux jouissent de ce bonheur de se voir une dernière fois.

Son instrospection est simple et naïve. Elle ne cherche pas midi à quatorze heures, à l'opposé d'Amiel. Elle n'a rien d'un philosophe ; et son âme d'artiste, si occupée par les devoirs mondains et par la peinture, n'a sans doute pas donné toute sa mesure. Ce qu'on aime dans son journal, c'est sa sincérité, son ingénuité. Elle n'est point le grand écrivain que fut Maurice de Guérin.

CONCLUSIONS

1° L'introspection ou observation interne a été une méthode d'observation prônée par les philosophes classiques. Elle a servi également à quelques littérateurs qui ont écrit leur journal intime et qui sont ainsi devenus célèbres.

H. G. Amiel de Genève est le plus connu à ce point de vue. Il s'assujettit à écrire chaque jour toutes ses pensées, son journal a été jugé par les psychiatres œuvre d'un esprit morbide.

2° Amiel mourut de phtisie chronique. Il fut un timide, un déprimé, très émotif, très sentimental. Il fut chaste d'abord par morale, ensuite par crainte de débutant aggravée par l'âge. Il en souffrit et s'en plaignit.

3° Amiel devint un maniaque de l'introspection et souffrit cruellement de cette manie, il crut en tirer la vérité absolue, et on peut dire qu'il eut comme Pascal, la maladie de l'absolu. Il en obtint des états extatiques rappelant ceux des mystiques ; mais ce sont des extases laïques. Mais en tant que philosophe, il n'en retira que des idées contradictoires désordonnées, de sorte qu'on peut tout trouver dans ses œuvres qui sont un fouillis, et soutenir avec elles toutes les opinions. Lui-même à la fin de sa vie le reconnut et se jugea sévèrement.

La description de ses états d'âme si variés reste un document psychologique intéressant, il change de personnalité, il est protée, il s'absorbe dans l'univers, se confond avec la vie générale. On retrouve chez cet artiste philosophe l'état d'âme des religieux mystiques.

Amiel est un artiste qui a cru être philosophe, son introspection est devenue chez lui un symptôme morbide, son étude relève de la psychiatrie.

Mais Amiel reste un artiste, il subsistera de lui les descriptions de ses sentiments, de ses états d'âme.

4° Il convient d'opposer à Amiel un métaphysicien, Maine de Biran qui lui aussi usa exclusivement de l'introspection, et arriva par ce moyen, à construire un système philosophique.

5° Il faut le comparer à deux écrivains introspectifs qui décrivirent aussi leur état d'âme dans leur journal intime, Maurice de Guérin et Marie Bashkirtscheff moururent comme Amiel de phtisie chronique.

Maurice de Guérin est un sensitif, un rêveur, l'opposé d'un philosophe. Il est un grand littérateur, et n'est que littérateur.

Marie Bashkirtscheff est une artiste, elle a écrit ses impressions qui sont simples et dont la sincérité fait la valeur.

Vu, le Doyen,
H. ROGER.

Vu, le Président de la thèse,
MENETRIER.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

Amiel (Henri-Frédéric). — Fragments d'un journal intime, précédés d'une étude par Edmond Scherer, Paris (1883-1884), 2 volumes.

Amiel (Henri-Frédéric). — Fragments d'un journal intime. Edition nouvelle. Conforme au texte original, augmentée de fragments inédits et précédée d'une introduction par Bernard Bouvier, 3 volumes, 1922, Genève et Paris.

Amiel (Henri-Frédéric). — Grains de mil, 1854. Il Pensereso 1858, Part de rêve 1863, Jour à jour poésies intimes. Paris, 1880.

Amiel (Henri-Frédéric). — Les étrangères, poésies traduites de diverses littératures. Paris, 1876.

Amiel (Henri-Frédéric). — Charles le Téméraire, Neuchatel, 1876.

Amiel H. R. — Lettres de jeunesse. Correspondance avec Jules Vuy, Paris, éditions de la revue bleue extraits, n° 13, juin, 4 juillet 1903, Paris.

Amiel H. R. — Madame de Staël. Lausanne, 1876.

Amiel (Henri-Frédéric). — Philine. Fragments inédits du journal intime publiés par Bernard Bouvier. Introduction par Edmond Jaloux. Paris, 1927.

Bashkirtscheff Marie — Journal, 2 volumes, Paris, 1887.

Idem. — Lettres avec préface par François Coppée, Paris, 1891.

Idem. — Cahiers intimes inédits publiés par Pierre Borel, Paris, 1926.

Idem. — Confessions. Préface de Pierre Borel, Paris, 1925.

Idem. — Dernier voyage, fragment inédit, Abbeville, 1926.

Bopp Léon. — Henri-Frédéric Amiel. (Bibliothèque de philosophie contemporaine, Paris, 1926).

Carmagnola Richard (J.). — Berthe Vadier et sa correspondance inédite de Henri Frédéric Amiel (Ambilly à Annemasse, Haute-Savoie).

Guérin (Maurice de). — Le Centenaire de Bacchante..... (notice H. de Gourmont. Paris, *Mercure de France*, 1909).

Guérin (Maurice de). — Poésies en prose. *La Bacchante*, Paris, 1901.

Guérin (Maurice de). — Journal et lettres et poésies publiés par G. S. Trébutier, précédés d'une notice par Ste Beuve, Paris, 1862.

Medioni G. H. — Essai sur le caractère d'Amiel. *Th. Paris*, 1927 (*Arnette*, éditeur).

(1928) Saint-Amand (Cher). — Imp. A. CLERC